

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 6 (1912-1913)
Heft: 7

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La musique à l'Etranger

AUTRICHE-HONGRIE

Il suffit de parcourir les correspondances musicales de nos revues modernes, pour se rendre compte à quel point leurs auteurs ont à souffrir de la surproduction artistique actuelle. Cinq ou six concerts le même soir et dont il faudrait parler de même ; une représentation théâtrale ici, dont on entend le premier acte, une autre là dont on n'entend que le second ! S'il est vrai qu'il en va ainsi chez nous aussi, à Vienne, il faut se réjouir d'autre part du fait qu'un très petit nombre d'événements de réelle valeur donnent à la saison musicale entière son caractère propre. Tout le reste, au concert comme au théâtre, n'offre que peu ou point d'intérêt.

La saison actuelle a débuté et semble devoir rester avant tout sous l'égide de G. Mahler et d'A. Schönberg. A peine la « Symphonie des Mille » de Mahler venait-elle d'être acclamée, que nous entendions déjà, au cours de la Semaine viennoise de musique, la toute première exécution de la *IX^e symphonie*. Et voici que la « Sing-akademie » vient de révéler aussi à notre public la dernière œuvre du maître : *Das Lied von der Erde*, et, disons-le d'emblée, avec un succès sans précédent. On a déjà beaucoup écrit sur ce « Chant de la Terre », soit à propos de la première exécution à Munich, dont la *Vie musicale* a parlé longuement, soit à propos de celles de Berlin, Francfort et Graz. Tout le monde est d'accord sur ce point qu'il est une des créations les plus merveilleuses de l'art moderne.

Arnold Schönberg, le compositeur de la jeune école viennoise qui, malheureusement, nous quitta, il y a une année, pour aller s'établir à Berlin, vient de présenter à Vienne une œuvre d'un attrait particulier. Il a donné pour la première fois, à la Salle Bösendorfer, son *Pierrot Lunaire*, mélodrame pour un récitant avec accompagnement d'un petit orchestre. La série des poèmes de Giraud y est enveloppée d'une musique aussi moderne qu'il est possible de la rêver et qui a excité l'intérêt du public dans une très large mesure. Les auditions sensationnelles d'œuvres de Schönberg se suivront, du reste, de près : nous aurons d'ici peu de semaines la toute première exécution des *Gurre-Lieder*, œuvre géante que préparent déjà les 150 musiciens de l'orchestre, les 600 chanteurs répartis en trois chœurs, les solistes et les récitants...

On comprendra que, parmi les virtuoses, nous éprouvions un plaisir particulier à voir revenir chaque année le violoniste espagnol Joan Manen. Aussi bien n'est-il pas simplement un virtuose de l'archet, mais un compositeur de grande envergure dont le *Concerto de violon* et les *Variations* sur un thème de Tartini, entre autres, ont été chaleureusement accueillis. Un second opéra qu'il vient d'achever, est accepté d'ores et déjà par la direction du Théâtre de Leipzig, qui s'en est réservé la primeur.

Si la saison des concerts bat déjà son plein, il n'en est pas encore de même de celles des théâtres où nous n'avons encore que des promesses : à l'Opéra impérial, la création prochaine du *Jouet et la Princesse*, de F. Schreker ; à l'Opéra populaire, celle du *Tribunal des bouffons*, de Paul Græner, le directeur actuel du « Mozarteum » de Salzbourg.

Dr H.-R. FLEISCHMANN.

BELGIQUE

Le grand événement musical de ce dernier mois a été la mise à la scène, à **Bruxelles**, du *Chant de la Cloche*, de Vincent d'Indy. La tentative a réussi au-delà de toute espérance, et le succès de l'auteur qui dirigea les trois premières est un de ceux qui peuvent compter. Le théâtre de la Monnaie a du reste bien fait les choses et la présence de M. d'Indy même dès les grandes répétitions d'ensemble était un stimulant sérieux. L'œuvre très belle, encore très wagnérienne toutefois, fut exécutée naguère, il y a six ou sept ans, à nos concerts populaires, sous la direction de M. Sylvain Dupuis. La voilà transportée au théâtre dans de merveilleux décors, et les annotations très précises de mise en scène que M. d'Indy inscrivit dès la publication de cette œuvre (1885) sur sa partition même, justifient l'idée des directeurs de la Monnaie. Le *Prologue* (de V. d'Indy) et les sept tableaux, d'après le poème bien connu de Schiller, ont été admirablement réalisés, et particulièrement les ensembles (choré de 200 chanteurs), d'une difficulté si grande pourtant, mais qui sont aussi les plus belles pages de l'œuvre. M. d'Indy lui-même a exprimé son étonnement et son admiration devant le labeur accompli et le magnifique résultat auquel il ne croyait pas « qu'il fût possible d'atteindre. » Voilà donc un beau succès pour l'école française qui fût aussi fêtée récemment en la personne de M. Saint-Saëns, à **Anvers**, en un concert consacré à ses œuvres et qui, grâce à la présence du maître, prit les proportions d'un vrai festival. Le programme comprenait des œuvres pour orchestre, choré et soli, dont *La Nuit* et *La Lyre et la Harpe* où M. Swolfs et votre compatriote, M^{me} Julia Demont chantèrent à la plus grande satisfaction du grand maître français.

Quelques jours plus tard, à **Bruxelles**, on nous rappela la gloire de la belle école italienne d'autrefois en une vraie séance d'art où M. G. Jean-Aubry (conférencier), M^{me} Speranza Calo (cantatrice) et M. J.-J. Nin (pianiste) furent de cœur les collaborateurs convaincus. Et comme cette soirée fut instructive et édifiante sur ce qu'est le véritable grand art italien du temps de Palestrina, Monteverdi, Marcello, art dont la production d'aujourd'hui n'est en général pas même la caricature ! Comme nous avons joui profondément de ces beaux chants d'autrefois (Monteverdi, Caldara, Marcello, Lotti) et de ces délicates œuvres pour clavier de Dom. Scarlatti notamment qu'on écouterait sans se lasser, quand un J. Nin les joue !

Comme dans une seule mesure de ces chefs-d'œuvre, de même que dans le moindre thème de Mozart qui eut pour lui une superbe séance du Quatuor Zimmer, (oh ! ce quintette pour 2 violons, 2 alti, 1 violoncelle, en *sol min.*), oui dans ces quelques notes, comme il y a plus de musique que dans tout le fatras orchestral de Tchaïkowski, qu'on nous a si copieusement servi au dernier concert populaire ! Le capellmeister Peter Raabe, de Weimar, malgré tout son beau talent, ne peut nous faire aimer ces compositions si rarement et courtement inspirées, et M. Lamond qui joua le concerto pour piano n'en tira aucune gloire ! Heureusement les fines et jolies sonorités de la *Moldau* de Smetana nous laissèrent en fin de concert une meilleure impression.

Un autre chef allemand qui fut notre hôte, Ernst Wendel (Brême), fut infinité mieux servi par un magnifique concert Brahms dont Jacques Thibaud fut le soliste. Direction large, sobre et belle compréhension.

Parmi les bonnes soirées de musique, il nous faut signaler encore le « *Lieder-Abend* » de M^{me} Lula Mysz-Gmeiner, une merveilleuse artiste, une musicienne accomplie et une diseuse d'un charme infini qui sait aussi apporter de la nouveauté à ses programmes, toujours d'un goût parfait.

A **Liège**, il faut noter à l'occasion du premier concert du Conservatoire, le relèvement notable de ces concerts sous la direction de M. Sylvain Dupuis qui y a

rétablissement la discipline nécessaire. Quant au Conservatoire de Bruxelles, on vient d'en confier la direction à M. Léon Dubois, compositeur de talent, directeur de l'école de musique de Louvain. Le poste de maître de chapelle du Roi toujours donné jusqu'à présent au directeur du Conservatoire, a été offert à Eugène Ysaye. Celà ne l'engage pas à grand'chose et lui permet de continuer tout à son aise et sans dommage pour personne, ses nombreuses et longues tournées d'Europe et d'Amérique.

MAY DE RUDDER.

FRANCE

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Léon Vallas, le vaillant et sympathique directeur de la « Revue française de musique », veut bien se charger dorénavant de rédiger notre correspondance de France. Nous sommes d'autant plus heureux d'avoir pu nous attacher définitivement ce distingué collaborateur, que son nom est déjà connu et apprécié de tous les lecteurs de la « Vie Musicale ». (Réd.)

Lettre de Paris.

C'est naturellement par de nombreux *In memoriam ... Massenet* que s'est ouverte la saison musicale. Concerts Colonne et Concerts Lamoureux ont, les uns et les autres, inauguré leurs séances du dimanche avec un hommage au Maître défunt. Hommage, à vrai dire, d'une extrême discréption : il parut sans doute excessif de résérer une séance tout entière à honorer l'illustre disparu dont les mânes durent se contenter de la brève commémoration d'une seule heure de musique. Hommage fort rapide, hâtif même, peut-être un peu dédaigneux, mais, d'ailleurs très suffisant : Massenet fut avant tout et presque uniquement un musicien de théâtre qu'on célèbre suffisamment chaque jour sur d'innombrables scènes lyriques, et, d'autre part, ses œuvres symphoniques elles-mêmes ne semblent plus guère à leur place dans nos salles de concerts ; le goût de la musique s'est tant épuré depuis vingt ans que telle composition très fêtée jadis dans les mêmes enceintes y détonne aujourd'hui et choque un peu des auditoires devenus plus difficiles, plus recueillis et plus austères.

Jusqu'à présent, au concert, peu de nouveautés dignes de mémoire. Mentionnons *Vers la princesse lointaine* de M. Canteloube de Malaret et *Au cimetière* de M. Maurice Drogemans, œuvres très honorables de jeunes disciples de M. Vincent d'Indy.

Les « petits concerts », où l'on fait si souvent de grande musique, ont à peine entr'ouvert leurs portes. A l'Ecole des Hautes Etudes, le très érudit conférencier qu'est M. Calvocoressi a présenté en des leçons d'une clarté saisissante « quelques tendances de la musique contemporaine » et a fait illustrer ses cours par trois artistes remarquables, M. Schmitz, pianiste, Mme Nikitina et Mme de Lestang : à cette dernière cantatrice fut réservé l'honneur de faire entendre à Paris pour la première fois — à la fin de 1912 ! — des œuvres vocales du fameux Schönberg dont M. Montandon vous contait, il y a quinze jours, le dernier exploit musical. De telles séances sont assurément parmi les plus intéressantes : malheureusement elles n'atteignent pas le grand public musical si indifférent à ce qui se passe en dehors des salles consacrées par l'usage.

Faut-il parler du théâtre ?... A l'Opéra, on vit récemment représenter un ancien ballet composé, il y a plus de vingt-cinq ans, d'après Euripide, par M. Alfred Bruneau, les *Bacchantes* qui n'ajouteront rien à l'estime que l'on doit professer

pour leur auteur si volontaire et si obstiné. A l'Opéra-Comique, parut la *Danseuse de Pompéï* dont la *Vie musicale*, le mois dernier, a dit la nullité désarmante. Le théâtre de M. Albert Carré, qui naguère révéla glorieusement *Fervaal*, *Louise*, *Pelléas*, s'est déshonoré en réservant un magnifique accueil à la dernière élucubration de M. Jean Nouguès. Tous les musiciens se sont attristés de cette déchéance ; personne ne doit s'en étonner. La valeur musicale d'un opéra ne compte plus à une époque où les cabotins sont roi : Mlle Mary Garden, Mlle Kousnezoff avaient, à l'Opéra, dansé la danse des sept voiles de *Salomé* ; qui donc aurait pu empêcher Mme Marguerite Carré de rivaliser avec ses illustres collègues et de danser à son tour en un décor pompéien. Oui, le plus méchant livret du monde, la plus détestable musique, qu'est cela contre la volonté toute puissante d'une « grande artiste » parisienne ?...

LÉON VALLAS.

Lettre de Paris.¹

Les concerts Colonne et les concerts Lamoureux sont en pleine activité. Et il faut leur rendre justice : la place qu'ils réservent sur leurs programmes aux œuvres inédites n'autorise pas les compositeurs modernes à se plaindre. Il dépend d'eux seuls que des chefs-d'œuvre soient mis en lumière ! Jusqu'ici, reconnaissons que la bonne volonté de nos chefs d'orchestre a été assez vaine. N'insistons pas sur une symphonie de Théodore Dubois qui excita le rire et un tel manque de respect de la part des auditeurs que l'auteur en devenait sympathique, dans sa candeur et son inconscience. Au sujet de cette cruauté du public qui n'attend pas la fin d'une exécution pour témoigner son plaisir ou son déplaisir, il y aurait je pense à discuter l'opportunité de la bienséance dans les réunions musicales, qui ne doivent point rappeler les réunions politiques. Sans doute la jeunesse est excusable et la vieillesse dans le cas particulier condamnable. Ce qui s'explique moins, c'est qu'un chef d'orchestre expose, en connaissance de cause, un compositeur à pareille aventure.

A part quelques nouveautés, je le répète, d'intérêt relatif, la composition des programmes ne se renouvelle guère : l'audace et la révolution ne sont point à l'ordre du jour ; on vit sur les traditions du passé de Colonne et de Lamoureux, avec, avouons-le, une infériorité certaine dans l'exécution, par le fait du nombre restreint des répétitions. Les orchestres en société, c'est là la pire des formules. On cherche à accomplir le minimum de travail pour le maximum de recette. Et pour faire ce maximum de recette, on compte avec le goût du public ; on lui sert et on lui ressert les œuvres qu'il aime ; si belles soient-elles, on peut convenir qu'il existe, en musique, une littérature immense et encore inconnue.

La question des chœurs reste à Paris insoluble. L'amateur chanteur est médiocre et sans persévérance. Le professionnel choriste coûte cher ; aucun budget ne peut s'accommoder, sinon exceptionnellement, de gros frais de chœurs et l'on doit ignorer par ce fait la plupart des oratorios dont quelques exécutions rares sont insuffisantes pour initier profondément le public à une forme musicale trop négligée.

La Société Bach comme la Société Hændel font des efforts louables dont il faut les féliciter. Et si la Schola Cantorum manque des moyens qui permettent des exécutions convenables matériellement, ses intentions sont également à louer : ses programmes sont du plus haut intérêt, mais leur réalisation, malgré l'esprit qui y préside, est faible.

¹ Nous avions déjà reçu les lignes suivantes d'un collaborateur occasionnel très apprécié, avant que M. Léon Vallas nous eût adressé la première correspondance. Nous nous garderons bien d'en priver nos lecteurs. Abondance de biens ne nuit pas. (Réd.)

A ce sujet, l'entrée au Conservatoire (pour y diriger la classe d'orchestre) de M. Vincent d'Indy est la surprise agréable la plus grande que la Saison nous apporte.

Le directeur de la *Schola* au *Conservatoire national de Musique* manifeste par ce geste une transformation de son intransigeance proverbiale ; et il semblerait que l'officialité ne l'effraie plus. Il faut toujours se réjouir des événements heureux. Nul doute qu'avec les éléments vocaux et instrumentaux des classes du Conservatoire, M. d'Indy n'obtienne d'heureux résultats. Les efforts qu'il faisait avec les amateurs de la *Schola*, reportés sur les jeunes artistes de la Rue de Madrid, ne seront certainement pas perdus.

Les *Concerts du Conservatoire* recommencent leur série cette semaine et nous y assisterons aux impeccables exécutions coutumières.

On parle beaucoup de l'ouverture du *Théâtre des Champs-Elysées* dirigé par M. Astruc. Les projets sont merveilleux ! On ignore la date d'inauguration. Sera-ce enfin l'instrument d'émancipation dramatique-lyrique nécessaire à Paris ? On l'espère, on veut l'espérer.

Quant aux concerts de musique de chambre et aux auditions de virtuoses, ils vont nous envahir lentement, mais progressivement. La submersion semble fatale ; qui empêchera ce flot montant d'harmonie où la musique est si rarement glorifiée et respectée ?

G.



La musique en Suisse

GENÈVE Je n'ai rien à dire de la *VI^e symphonie* de Huber, exécutée au **II^e Concert d'abonnement**, la *Vie musicale* ayant déjà présenté cette œuvre à nos lecteurs, dans un article que le comité des concerts a eu l'heureuse idée de reproduire sur la feuille du programme. L'acoustique du théâtre n'a pas fait ressortir comme on eût pu le souhaiter certaines parties de l'œuvre : il est difficile d'obtenir, sans les trombones ou les trompettes, des effets de *fortissimo* énergique (d'autre part les cuivres, quand ils donnent tout ce qu'ils peuvent donner, submergent les violons comme on a pu s'en assurer dans l'ouverture de Brahms). Sous une direction comme celle de M. Stavenhagen, dont l'énergie est l'une des qualités dominantes, la symphonie, exécutée à la salle de la Réformation, eût sans doute paru plus nerveuse, plus vigoureuse par endroits. — La seconde partie du concert a été remplie par deux œuvres où la verve de Brahms se donne librement carrière, le concerto en *si bémol* et l'*Ouverture pour une fête universitaire*, qu'il faut se garder de juger indépendamment de son titre, et où éclate une joie bien allemande, un peu rude, mais de bon aloi. — Le pianiste, M. Lamond, est bien connu. La fougue, l'ardeur et la puissance de son jeu, l'intensité de son rythme, de son accentuation sont si exceptionnelles qu'elles se gravent dans la mémoire de qui l'a entendu, fût-ce une fois. Comme il a le sens de l'orchestre, et qu'il pénètre sans effort les intentions les plus profondes des maîtres dont la personnalité est parente de la sienne, son exécution du concerto en *si bémol* de Brahms ne pouvait qu'être exemplaire : elle le fut.

Les amateurs de musique qui suivent avec curiosité et sympathie l'évolution de notre art savent beaucoup de gré à M^{lle} Manon Cougnard et à M. Roger Steinmetz de la composition de leur programme. Ce programme, élaboré avec un soin et un goût parfaits, ne comportait que des œuvres de